Document generated on 08/12/2025 3:36 a.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Number 116, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19027ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2009). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (116), 50–60.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

choc des cultures, mémoires, humanitaire

Jean-Claude Guillebaud
LE COMMENCEMENT D'UN MONDE
VERS UNE MODERNITÉ MÉTISSE
Seuil, Paris, 2008, 390 p. ; 34,95 $

Jean-Claude Guillebaud, journaliste et essayiste, analyse les mouvements de fond qui ont animé l'Occident dans une série d'essais dont la publication s'échelonne sur les dix dernières années. ***La trahison des lumières*** (Seuil, 1998) a été suivi, entre autres, par ***Le principe d'humanité*** (Seuil, 2001, Grand Prix européen de l'essai) et ***Le goût de l'avenir*** (Seuil, 2003, prix Siloë et prix Humanisme de la Franc-maçonnerie française). Dernier livre en date de cette série, ***Le commencement d'un monde*** aborde la question du choc des civilisations. Il se distingue des précédents par son sujet : au lieu d'aborder des thématiques qui concernent le centre, à savoir l'Occident contemporain, l'auteur y analyse les conséquences de la montée en puissance des périphéries.

Bien entendu, Guillebaud n'est pas le premier à le faire. Plusieurs penseurs se sont déjà penchés sur la question et nombreux sont ceux qui prévoient un choc des cultures, un *clash* inévitable aux conséquences néfastes. L'approche de Guillebaud diffère cependant des autres quant au résultat appréhendé de ce choc : plutôt que d'y détecter un affrontement, il y voit une forme possible de métissage entre les cultures, les sociétés périphériques étant susceptibles d'adopter des éléments de la culture du centre pour les adapter à la leur.

Cette série d'essais de Guillebaud constitue une source impressionnante de découvertes, d'idées et d'analyses aussi intelligentes que surprenantes. L'auteur, des plus érudits, parvient habituellement à faire cheminer le lecteur comme peu de penseurs en sont capables. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour ce dernier essai qui n'aborde qu'une seule idée, somme toute assez simple, qui se trouve résumée dans le sous-titre. Au fil des pages, l'auteur ne fait que décortiquer la pensée de ceux qui prévoient un choc des cultures plutôt qu'un métissage afin d'étayer sa propre thèse, ce qui entraîne une certaine monotonie dans l'argumentaire. Un livre décevant qui laisse surtout l'impression que l'auteur tenait à publier un livre trois ans tout au plus après le précédent.

Manouane Beauchamp

Claude Lanzmann
LE LIÈVRE DE PATAGONIE
Gallimard, Paris, 2009, 558 p. ; 39,95 $

Claude Lanzmann est surtout connu pour avoir réalisé le film événement *Shoah*. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il fut toute sa vie journaliste, principalement aux ***Temps modernes***, la revue littéraire, politique et philosophique fondée en 1945 par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, dont il est, aujourd'hui encore, le directeur de rédaction. Ses mémoires retracent le parcours d'un brillant observateur de son époque et rappellent quelques-uns des combats qu'il y a menés.

Claude Lanzmann a quinze ans au moment où éclate la Seconde Guerre mondiale. D'origine juive, conscient de sa singularité sans en être le moins du monde honteux, il s'engage très vite dans la Résistance. Ce sera son école de la peur et, surtout, du courage. L'après-guerre inaugure une période de réapprentissage de la liberté et de bamboches. Mais, très vite, il part étudier la philosophie en Allemagne. De retour à Paris en 1952, il entre dans la mouvance du couple Sartre-de Beauvoir. Il devient rapidement le compagnon de vie de la grande Simone pendant presque une décennie et restera proche d'elle jusqu'à sa mort, en 1986. Cette proximité avec les deux titans de la gauche intellectuelle de l'époque nous ouvre à quelques scènes d'intimité qui les ramènent tous deux à une taille plus humaine : Sartre carburant aux amphétamines ou de Beauvoir en commère un peu ridicule, par exemple.

Durant cette période, cet esprit naturellement proche de toutes les résistances mit sa plume et ses relations au service des luttes pour la décolonisation en Afrique du Nord et, comme tout adhérent de la gauche, accomplit ses pèlerinages dans les « paradis communistes ». Abordant cette plage de sa vie, Lanzmann délaisse le socialisme pour nous raconter avec beaucoup de détails la passion violente qu'il éprouva pour une jeune infirmière lors d'une visite en Corée du Nord. À cet égard, et bien qu'il soit plutôt discret sur sa vie amoureuse, on devine chez lui un grand admirateur et un grand amateur de femmes.

Témoin passionné des combats menés par Israël pour sa survie au cours des années 1960, il se voit proposer par le ministère israélien des Affaires étrangères, en 1973, de réaliser un film sur l'extermination de Juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est le départ de la grande aventure intellectuelle et spirituelle qui mènera douze ans plus tard à la sortie de *Shoah*. Dans les derniers chapitres de ses mémoires, il raconte les tâtonnements, les embûches et les difficultés qu'il dut affronter pour mener à bien cette entreprise colossale, conduite presque à l'aveugle tant il ignorait le tour que prendrait le produit fini. On sait aujourd'hui quel monument il a dressé à la mémoire de ses semblables morts dans les camps nazis.

Au sortir de la lecture du ***Lièvre de Patagonie***, on ne peut qu'admirer le courage de l'homme et la constance dans l'engagement

de cet intellectuel qui « très tôt [...] s'est senti responsable de tous ». D'autant plus que des lièvres pareils, ça ne court pas les rues.

Yvon Poulin

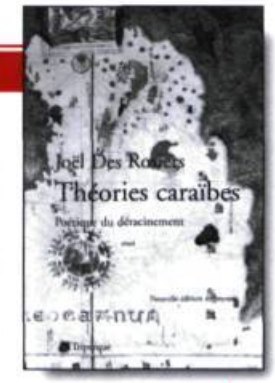
Pierre Beaudet
QUI AIDE QUI ?
UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA SOLIDARITÉ INTERNATIONALE AU QUÉBEC
Boréal, Montréal, 2009, 202 p. ; 22,95 $

Pierre Beaudet enseigne au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université d'Ottawa et il est impliqué depuis 30 ans dans le domaine de la coopération internationale. Dans ***Qui aide qui ?***, il présente une brève histoire de la solidarité internationale au Québec. À ses débuts, l'aide était la plupart du temps associée aux missions catholiques, notamment en Chine au début du XX^{e} siècle. C'est après la Seconde Guerre mondiale que l'État canadien s'est impliqué dans la coopération internationale. « Un temps, solidarité et coopération se sont croisées dans une sorte d'"âge d'or' où à peu près tout le monde, la gauche comme la droite, pensait que le tiers-monde allait s'en sortir par le 'développement'. » Mais bientôt, l'aide canadienne (sous le contrôle de l'Agence canadienne de développement international [ACDI]) devient tributaire de programmes complexes tenant compte d'aspects commerciaux, politiques, éducationnels et technologiques. En parallèle, sous la menace de se faire couper les vivres, de nombreux pays du tiers-monde sont obligés par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international de se soumettre aux Programmes d'ajustement structurel (les fameux PAS). Ces programmes exigent, en particulier, des coupures dans la santé et l'éducation, et une ouverture des marchés – il s'agit d'appliquer la doctrine néolibérale. Résultat : les économies de plusieurs pays s'effondrent. Et tout cela, bien sûr, a des conséquences graves sur des populations déjà vulnérables. Nous en sommes aujourd'hui arrivés à un point où, selon Oxfam International, 2,7 milliards de personnes – la moitié de l'humanité ! – sont dans la pauvreté extrême. Parmi elles, plus de 400 millions souffrent quotidiennement de la faim et 24 000 en meurent chaque jour ! Et ce, en dépit des beaux engagements répétés des pays riches, par exemple les Objectifs du millénaire pour le développement adoptés lors de l'assemblée générale de l'ONU en septembre 2000.

Il ne faut pourtant pas perdre espoir. Et, comme Pierre Beaudet, il faut souhaiter que les temps difficiles que traverse l'économie mondiale conduisent à « une grande mutation pour notre humanité, une occasion de repenser le monde ».

Gaétan Bélanger

Le déracinement



Cette année, Joël Des Rosiers, psychiatre, poète et essayiste, a fait sortir deux ouvrages qui semblent se prêter à une approche en trois temps : un peu comme un triptyque. Il s'agit d'une part de la réédition de ***Théories caraïbes, Poétique du déracinement*** que complètent deux chapitres consacrés à des personnalités du monde littéraire qui lui sont chères, et d'autre part, de ***Lettres à l'indigène.***

Il m'a semblé plus intéressant de commencer le premier ouvrage par le milieu. C'est à partir de là que sont reprises des interviews données par l'auteur. Pour ceux qui ne le connaissent pas, c'est l'occasion de découvrir le poète et l'essayiste, un homme de métier, un homme d'une grande culture qui nous dit sa vision de l'écriture, l'importance qu'il donne à la langue et son besoin de vaincre les contraintes qu'elle impose. C'est, selon lui, le rôle du poète.

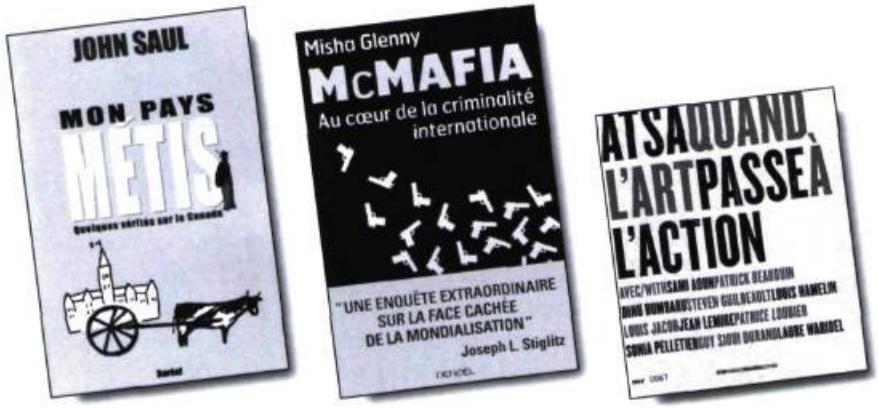
Il est utile de savoir qu'après avoir été un lieu de passage et d'installation de populations diverses, les Caraïbes, ce chapelet d'îles grandes et petites qui relie l'Amérique du Nord à celle du Sud, sont devenues au XX^{e} siècle un territoire de migration. Joël Des Rosiers est de ces îles, d'où il est par ailleurs parti. Une telle notion permet de mieux comprendre le choix de citations que l'auteur nous propose, au début de ***Théories caraïbes***, citations à travers lesquelles on entrevoit l'expatrié, cet homme lié à la notion de traversée et qui tente de rejoindre ce territoire qu'il a quitté, non pas par des chants, comme l'a dit Marguerite Yourcenar découvrant le negro spiritual, mais par des « notes de terrain ». Celles-ci sont un ensemble de considérations sur des écrivains, sur la notion de temps et d'espace à partager, et là, transparaît le psychiatre.

La lecture des ***Lettres à l'indigène*** amène ensuite à une découverte tout autre. C'est un recueil de lettres d'amour adressées à une femme qui, de toute évidence, a ses origines dans ces îles, réelles mais aussi inventées, qui dominent l'œuvre de Joël Des Rosiers. Ces lettres, rédigées dans une langue parfaitement maîtrisée, chantées comme le seraient des poèmes, ressemblent en même temps aux pages d'un journal intime dont l'auteur, paradoxalement, souhaite révéler le contenu. Mais au fond, l'intention derrière la rédaction d'un journal intime n'est-elle pas de le communiquer à d'autres ? Ainsi, Joël Des Rosiers nous révèle l'homme qu'il est, aimant, passionné, être désireux d'être aimé. Vulnérable ? Le psychiatre seul pourrait nous le dire.

Gérald Alexis

Joël Des Rosiers
THÉORIES CARAÏBES
POÉTIQUE DU DÉRACINEMENT
Triptyque, Montréal, 2009, 231 p. ; 25 $

LETTRES À L'INDIGÈNE
Triptyque, Montréal, 2009, 171 p. ; 21 $



John Saul
MON PAYS MÉTIS
QUELQUES VÉRITÉS SUR LE CANADA
Trad. de l'anglais par Rachel Martinez et Ève Renaud
Boréal, Montréal, 2008, 345 p. ; 32,95 $

Thèse plus stimulante et colorée que convaincante et rigoureuse. Que le Canada doive aux autochtones plus que ce qu'il confesse, peu le contesteront. Faut-il, à partir de ce constat, remanier l'histoire du pari est-ouest qu'est la Confédération canadienne ? Faut-il, avec plus d'audace encore, axer l'avenir canadien sur le principe du « cercle humain » que Saul retrace dans les habitudes des autochtones et qui garantirait une croissance sereine ? John Saul le prétend avec force et imagination sans que sa proposition dépasse jamais le stade de l'hypothèse sympathique. Le climat politique s'en trouverait rasséréné, mais ce serait prêter à nos décideurs des pensées exotiques. Leurs cercles à eux, ce sont, dominateurs, ceux du rail, des pelleteries, du blé, du pétrole ou de l'armement.

Certes, Saul trouve des signes qui accréditent sa cause. Le problème, c'est, dirait l'enquêteur novice, qu'un indice ne prouve rien à moins de révéler une constante. Même le sondage, l'encyclique de nos temps impies, ne devient probant que s'il entraîne dans son sillage une diversité d'endossements. Dans le cas présent, élégantes mais dispersées, les hirondelles n'annoncent pas le printemps. Les autochtones valorisaient le consensus auquel Pearson prit plaisir, mais qui prétendra que notre cher Prix Nobel a appris sa diplomatie sur les genoux d'une maman autochtone ? Quand Champlain évoque d'éventuels mariages entre les Blancs et les filles de leurs alliés hurons, algonquins et montagnais, Saul en conclut : « Cette phrase de Champlain révèle la nature des relations entre les Premières Nations et les Européens... » Une hypothèse aussi probable, ce serait que Champlain, frotté de Bible, rêvait d'une alliance semblable à celles de la Genèse. Le reste à l'avenant. Un principe se confirme : selon un marteau, l'univers ressemble à un clou...

Saul investit mieux ses considérables ressources culturelles quand il stigmatise l'élite canadienne. Frileuse, stérile, myope, elle ne parvient même pas à imiter les gestes que d'autres pays osent et dont ils profitent. Ni créativité, ni dignité, ni sens de la solidarité. De quelle élite parle Saul ? De toutes ses incarnations. L'université regarde passer le train, le secteur privé procrée d'humbles et craintifs surveillants de succursales, la classe politique abomine la clarté et la détermination. Charge vitriolique où Saul renoue avec les meilleurs diagnostics de ses ouvrages précédents. À cette fidélité dans le reproche s'oppose le peu de pertinence du traitement suggéré ici : le « cercle humain » semble un surgeon inattendu.

Saul n'aide pas sa cause quand il range parmi les oracles qui mettent de l'avant « des idées judicieuses en matière de règles et de stratégies » nul autre que « Peter Munk, président fondateur de Barrick Gold ». Peut-être Saul ignore-t-il en quelle estime (?) Barrick Gold tient le droit de parole d'une maison d'édition comme Écosociété.

Laurent Laplante

Misha Glenny
McMAFIA
AU CŒUR DE LA CRIMINALITÉ INTERNATIONALE
Trad. de l'anglais par Anatole Muchnik
Denoël, Paris, 2009, 511 p. ; 54 $

Dans la première moitié des années 1980, l'ordre international découlant de la Seconde Guerre mondiale a commencé à s'effondrer, à la faveur de bouleversements politiques, économiques et technologiques. C'était la naissance de ce que nous appelons aujourd'hui la mondialisation : « [...] le monde accomplissait ses premiers pas vers la libéralisation des finances internationales et des bourses de marchandises ».

En 1989, un autre changement aussi colossal qu'imprévu s'est produit : l'effondrement du communisme, en Europe de l'Est d'abord, puis en Union soviétique même. En Occident, c'était l'allégresse : on a cru que, la menace nucléaire disparue, le monde entrait dans une ère de prospérité et de paix. Mais on a vite déchanté. « Partout en Europe de l'Est, on découvrait que lorsqu'un pays s'effondre, la première victime écrasée sous les décombres, c'est le Droit. »

Misha Glenny était alors correspondant du *Guardian* et de la BBC en Europe centrale. Il a donc été témoin du morcellement de la Yougoslavie et de l'embrasement qui en a résulté. Il a pu constater que « [l]a guerre, les sanctions et la corruption dans les Balkans pendant la première moitié des années 1990 ont conduit les États de l'ancienne Yougoslavie à favoriser l'émergence de mafias auxquelles ils ont confié la logistique de l'effort militaire, et il n'a pas fallu longtemps avant que les criminels aient la main sur l'économie, le gouvernement et la guerre ». Au même moment, « [p]artout dans le monde surgissait un nouveau type de pays – l'État défaillant ». Les organisations criminelles et terroristes ont su profiter de cette occasion favorable et du fait que les transferts de capitaux étaient rendus plus faciles par la mondialisation.

Au terme d'une enquête menée aux quatre coins du globe, Misha Glenny décrit leurs activités : pillage des ressources en Russie et en Afrique, trafic de drogue, de jeunes femmes et d'armes dans les Balkans, transport de clandestins à destination de l'Occident, fraude Internet nigériane, blanchiment d'argent à Dubaï, contrebande de l'or en Inde ; les exemples ne manquent pas.

McMafia se lit comme un roman policier ou d'espionnage, mais avec l'amertume de savoir que les victimes des activités décrites sont bien réelles.

Gaétan Bélanger

Lois H. Gresh et Robert Weinberg
LA SCIENCE CHEZ STEPHEN KING
DE* CARRIE *À* CELLULAIRE, *LA TERRIFIANTE VÉRITÉ DERRIÈRE LA FICTION DU MAÎTRE DE L'HORREUR
Trad. de l'anglais par Colette Michel et François Basset
Pratiko, Montréal, 2008, 246 p. ; 26,95 $

L'œuvre de Stephen King a été largement commentée, analysée, sinon passée au crible par les critiques littéraires les plus enthousiastes comme les plus sévères. Dans le présent ouvrage, ce sera par le moyen de la « pseudoscience » ou « science surnaturelle » que les romans et nouvelles du célèbre auteur américain seront examinés, en plus de les lier à une pléiade d'écrivains issus de la littérature fantastique ou de science-fiction, et en montrant les multiples références philosophiques et religieuses qui les parsèment. Mais ce sera surtout en regard d'une littérature dite scientifique que l'œuvre de King nous sera présentée en la ramenant aisément, par exemple, aux théories concernant la télékinésie, la pyrokinésie ou la capacité de prévoir l'avenir. Tout ce qui, en fait, relève du paranormal et non de l'horreur en soi.

Cet ouvrage est d'une étonnante lourdeur malgré une pertinence évidente soutenue par un grand travail de recherche. Les inconditionnels du maître de l'horreur trouveront que trop de références noient le propos – d'ailleurs vague… – des auteurs ; on perd ainsi souvent de vue l'œuvre de King. Ce qui est fort dommage ! Car celle-ci, pour plusieurs critiques littéraires contemporains dont Leslie Fiedler, pourrait servir de baromètre afin de comprendre ce qu'ont été les États-Unis des années 1980 et 1990. On a pu, également, parler de cette œuvre comme étant à l'image d'une « Comédie inhumaine » qui explore l'horreur humaine et, plus particulièrement, les peurs et terreurs de la classe moyenne américaine. Toujours est-il qu'elle nous apparaît aussi riche de sens que les grands classiques de la littérature fantastique américaine.

Gilles Côté

L'homme québécois

Les études sur la masculinité sont encore naissantes dans la francophonie, comparativement aux nombreuses publications sur les identités masculines parues principalement aux États-Unis, dont l'encyclopédie ***Men & Masculinities*** (2004) de Michael Kimmel et la revue universitaire du même nom. Ici, le récit collectif des Québécois reste encore à être conceptualisé.

Ouvrage axé sur l'image en noir et blanc, cette ***Histoire des hommes québécois en photos*** regroupe plus d'une centaine de photographies de garçons et de messieurs – mais aussi de leurs compagnes, de leurs filles et de leurs mères – au cours des deux derniers siècles. La plupart de ces portraits, en majorité anonymes, demeurent emblématiques de la vie d'antan : scènes de mariage devant le gâteau à trois étages, couple nuptial assis dans la voiture décapotable, portraits de famille, voyages de pêche, communiants, troupes de scouts. On y voit aussi beaucoup d'ouvriers, d'artisans, de menuisiers, d'épiciers, de marchands ambulants, de membres du clergé et même le vieux *quêteux* du village. Quelques « célébrités » de naguère sont également photographiées : le romancier Philippe Aubert de Gaspé, le curé Antoine Labelle, le hockeyeur Jean Béliveau.

Le livre se subdivise en six sections thématiques, de l'enfance charmante et ronde jusqu'à la vieillesse. Les photographies les plus anciennes datent de la fin du XIX^{e} siècle, montrant quelques scènes de colonisation dans les Laurentides et en Abitibi ; les plus récentes remontent seulement aux années 1970, et illustrent la pilosité abondante de cette génération : moustaches, barbes, cheveux longs. Certains moments révolus sont également représentés, comme la bénédiction paternelle.

Si l'intérêt des images est indéniable sur les plans visuel et historique, les commentaires restent assez faibles, surtout lorsque Hélène-Andrée Bizier s'avise de refaire le procès du clergé québécois pour compenser l'absence de données factuelles pour l'une ou l'autre des photos. À propos du déclin du contrôle des naissances, on peut lire un commentaire chargé de ressentiment anticlérical : « [...] vers le début des années 1960, l'inquisition visant les couples mariés s'estompa ». Ce n'est pas l'endroit le plus approprié pour tenir de tels propos, du reste pas très nouveaux. En somme, l'ouvrage déçoit si on le compare au premier titre de la trilogie, ***Une histoire du Québec en photos***.

Yves Laberge

Hélène-Andrée Bizier
UNE HISTOIRE DES HOMMES QUÉBÉCOIS EN PHOTOS
Fides, Montréal, 2008, 285 p. ; 39,95 $

Collectif
ATSA
QUAND L'ART PASSE À L'ACTION
ATSA, Montréal, 2008, 144 p. ; 25 $

L'ATSA, vous connaissez ? C'est le nom d'un collectif, provenant de l'expression *action terroriste socialement acceptable*. Vous ne connaissez pas ? La publication ***ATSA, Quand l'art passe à l'action*** célèbre ses dix ans d'existence et se propose du même coup de dire tout sur ses productions avec des textes permettant d'en apprécier les démarches.

Il y a dix ans, l'idée d'une œuvre éphémère qui met en cause le médium devait encore être défendue, le médium, comme le support, ayant été et étant encore essentiels à la définition de la grande majorité des œuvres produites et conservées dans les musées. Aussi, il a fallu une ruse pour associer un musée – sans l'attaquer pour autant – à la présentation publique d'un projet, lui-même né d'une pure coïncidence. Le titre – vous devrez le découvrir vous-même

à la lecture de l'entrevue d'Annie Roy et de Pierre Allard – suggérait quelque chose de subversif, une action terroriste qui rendrait victimes des innocents. L'idée était inacceptable. L'art, envisagé comme solution de rechange à la violence, rendait ainsi possible l'existence d'un terrorisme socialement acceptable. Ce projet est alors devenu un projet de vie, un projet de société.

Depuis, chaque année, parfois plusieurs fois par an, ont été créées des productions atsaïennes. Certaines d'entre elles sont rééditées d'une année à l'autre, mises à jour en quelque sorte. Inscrites d'emblée dans la catégorie « art engagé », elles ont été créées dans des lieux autres que ceux traditionnellement associés à l'art. Dans le livre anniversaire, chacun de ces projets est illustré d'images d'archives et est commenté par un auteur, une personnalité du monde médiatique qui, malgré le recul et sans doute grâce à lui, nous en donne une vision qui démontre son apport, en tant qu'œuvre d'art, dans le processus de changement du monde.

Gérald Alexis

Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras
HISTOIRE DES SCIENCES AU QUÉBEC
DE LA NOUVELLE-FRANCE À NOS JOURS
Boréal, Montréal, 2008, 508 p. ; 32,95 $

Réédition augmentée d'un ouvrage paru en 1987, cette ***Histoire des sciences au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*** couvre la science qui se fait ici (le frère Marie-Victorin, Pierre Dansereau, par exemple), mais également les répercussions au Québec des découvertes et des controverses scientifiques qui se sont produites à l'étranger. Les théories de Charles Darwin sur l'origine et l'évolution des espèces causent un débat vif dans plusieurs pays, y compris au Québec, bien que, contrairement à l'idée reçue, « l'Église de Rome ne condamne pas formellement l'évolutionnisme ». Mais plusieurs Québécois, comme William Dawson (le directeur du McGill College), l'architecte Charles Baillargé, l'abbé Léonidas Perrin et plusieurs professeurs de l'Université Laval tenteront de forger des théories personnelles allant à l'encontre du darwinisme, à partir de 1858.

La « science » dont il est question recouvre autant la médecine, l'étude des minéraux, la cartographie, la chimie, l'herboristerie que la conservation de ce patrimoine. Notre histoire des sciences n'est toutefois pas nouvelle : bien avant que les musées ne soient répandus, on trouvait en Europe des cabinets de curiosités réunissant des collections de fossiles, des plantes médicinales et d'autres objets exotiques rapportés d'Amérique.

J'apprécie particulièrement l'insistance de Luc Chartrand et de son équipe à couvrir les siècles précédents et surtout le Régime français, comme l'indique le nouveau sous-titre ajouté à cette réédition. On y parle également de la vulgarisation scientifique et des publications sur les sciences réalisées au Québec ; on signale en outre la parution du livre ***La grande comète de 1882*** d'Auguste Michel. La première revue de vulgarisation publiée au Québec, ***La Science populaire***, paraît en 1886 ; d'autres revues similaires suivront, mais toutes seront éphémères.

Les derniers chapitres couvrent davantage la science qui se fait dans les régions, à l'extérieur de Montréal et de Québec, par exemple à la Station biologique du Saint-Laurent de Trois-Pistoles (ouverte en 1931) ou à la Baie-James.

Il ne faudrait surtout pas reprocher aux auteurs de ne pas couvrir les 30 dernières années car ce n'est pas le but de cet ouvrage. On comprendra que cette ***Histoire des sciences au Québec de la Nouvelle-France à nos jours*** ne devrait pas intéresser uniquement les historiens et les chercheurs dans les laboratoires ; l'ouvrage mérite assurément un lectorat beaucoup plus large.

Yves Laberge

José del Pozo
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE ET DES CARAÏBES
DE L'INDÉPENDANCE À NOS JOURS
Trad. de l'espagnol par Marc Brunelle et Roch Côté
Septentrion, Québec, 2009, 451 p. ; 35,95 $

Couvrir 200 ans d'histoire de 33 pays souverains, séparés par de multiples langues, représente un défi majeur. Non seulement l'histoire politique de l'Amérique latine est échevelée, en raison des coups d'État, du caudillisme et en vertu des pressions extérieures qui ont influé sur la région, mais la prise en compte de ses dimensions culturelle, économique et sociale complique l'entreprise. Il importe, dans ce contexte, de signaler le caractère pédagogique, précis, limpide de la démonstration proposée par José del Pozo dans ***Histoire de l'Amérique latine et des Caraïbes***, qui en est à sa deuxième édition en français à partir d'une traduction de l'original espagnol. Cette édition est augmentée en amont et en aval, en ce sens qu'un chapitre a été ajouté afin d'expliquer les causes et les conséquences des luttes d'indépendance et qu'une mise à jour a été produite pour répondre aux mutations actuelles du sous-continent (entre autres, émergence d'une gouvernance de gauche depuis les années 2000).

La thèse défendue par del Pozo avance que ce qui unit le continent est une démarche ardue, souvent bloquée, marquée par les régressions, afin de réaliser une démo-

cratisation de la société latino-américaine. Cette ligne directrice, qui donne à la fois une trame pour expliquer une bonne part des événements marquants survenus depuis les indépendances, une unité à l'interprétation historique et un point d'appui pour comprendre les clivages sociaux et les lignes de force tant à l'échelle régionale que nationale, est construite autour d'une périodisation tributaire de transformations propres à la région, d'une structure en chapitres qui insiste d'abord sur les relations internationales, puis sur l'économie et la politique pour glisser ensuite vers la culture, les pratiques populaires. En ce sens, l'ouvrage ratisse très large, au risque de se perdre dans des généralités, mais del Pozo note toujours la pertinence des manifestions abordées et laisse peu d'éléments importants de côté.

Originaire du Chili, professeur à l'Université du Québec à Montréal, l'auteur sait prendre ses exemples dans les situations qu'il connaît le mieux, d'où la surreprésentation chilienne dans son essai, mais cette manière de faire a l'avantage d'établir des liens étonnants, comme toutes ces allusions aux liens entre l'Amérique latine et le Canada. La curiosité de del Pozo, mariant la viticulture, le sport, la musique populaire à l'émergence de pratiques associatives démocratiques, donne un souffle et une originalité à son ouvrage.

Michel Nareau

Michael Ignatieff
TERRE DE NOS AÏEUX
QUATRE GÉNÉRATIONS À LA RECHERCHE DU CANADA
Trad. de l'anglais par Alexandre Sanchez
Boréal, Montréal, 2009, 215 p. ; 22,95 $

Belle vertu que la piété filiale ! À condition, toutefois, que l'hommage aux aïeux ne tourne pas à l'investissement. À défaut de mesure, le tribut engendrera le cynisme plutôt que l'enthousiasme. Michael Ignatieff côtoie ce précipice. Que le calcul soit d'ordre politique plus que d'inspiration mercantile ne réduit pas le danger : conditionner l'électeur ou assouplir le consommateur ne sont ni l'une ni l'autre des activités désintéressées. La rouerie politique comporte même un aspect plus aventureux : ce qu'on tolère chez le maquignon scandalise chez celui qui sollicite l'adhésion civique. Quand le récent livre de Michael Ignatieff traite le lecteur en proie électorale, l'opinion se crispe donc au lieu d'admirer.

Les chapitres logés au cœur de l'ouvrage méritent lecture. Négligeant (pour l'instant ?) ses ancêtres liés au tsarisme, Ignatieff privilégie ses aïeux Grant et raconte à quels échanges ils se sont adonnés avec leur Canada d'adoption. À eux la gloire d'avoir manifesté l'audace qui caractérise tant d'immigrants ; au pays d'accueil celle d'avoir traité les arrivants aussi fraternellement que leurs prédécesseurs. À cet égard, la saga Grant éclaire d'heureuse façon les contributions successives d'une lignée inspirée et travailleuse. Elle souligne aussi la belle porosité d'un pays qui laisse accéder aux sommets même ceux qui accordent plus d'attention à leurs carrières et à leurs visées qu'à la promotion des valeurs ambiantes. Filière ferroviaire et carrière militaire furent des choix spontanés pour plusieurs générations de Grant qui révélaient ainsi leurs préférences ataviques et leur familiarité avec les bons réseaux. Simple changement de décor ou véritable enracinement ? À chacun d'en juger.

Bipolarité

Dès la première page, on plonge dans la démesure. Une crise de jalousie fondée sur un soupçon d'infidélité s'annonce archiviolente, avec destruction des biens du conjoint exaspéré qui s'enfuit sous une volée d'injures. Tragédie ? Dans un sens, oui. Celle des personnes maniaco-dépressives lorsqu'elles ne sont pas traitées, auquel cas elles sont entraînées, avec leurs proches, dans une incessante descente aux enfers.

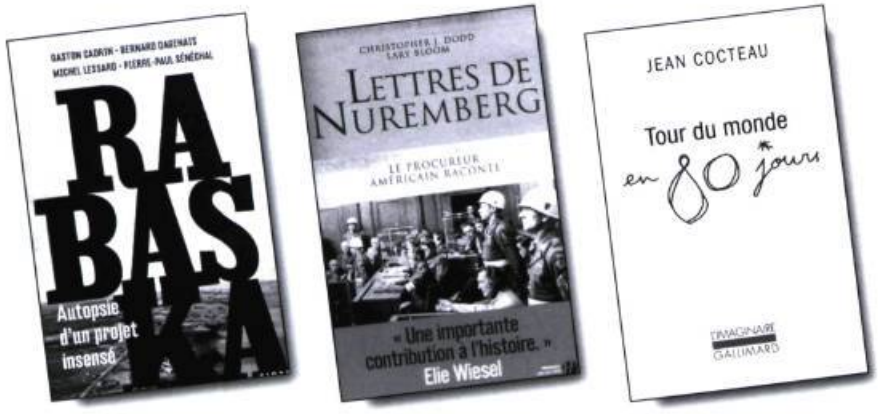
Varda Etienne, personnalité médiatisée, elle-même bipolaire, a décidé de mettre fin à ses crises, qui vont de l'exaltation euphorique à la dépression profonde. Alertée par le regard de sa petite fille au moment d'une crise, elle décide de mettre fin à cette alternance entre les sommets et les abîmes. Pour cela il lui faut accepter de prendre sa médication malgré les effets secondaires, sans interruption. Et comme pour prendre le public à témoin, elle inscrit dans sa démarche thérapeutique la publication de ***Maudite folle !*** où elle raconte les épisodes marquants de sa vie et les circonstances agissant comme facteurs aggravants de sa maladie : sentiment d'abandon dès le berceau, abus sexuels, préjugés du clan familial à l'égard de la maladie mentale, etc. Ce faisant, elle poursuit également le but d'aider les personnes aux prises avec la bipolarité, afin que celles qui s'ignorent se reconnaissent, et pour lutter contre les préjugés et l'incompréhension de leurs proches. Douze chapitres composent la première partie, « Moi », qui fait état sans réserve des débordements et des souffrances qui en résultent.

Le lecteur peu informé sur le sujet sera tenté d'attribuer à la personnalité flamboyante de diva de Varda Etienne les excès qu'elle confesse. Mais la poursuite de sa lecture le détrompera. En effet, une deuxième partie, « Les autres », comprend les témoignages de ses proches, mari, mère, père et sœur, collègue de travail, mais aussi de personnes réputées renseignées sur la maladie et ses symptômes, dont le producteur de spectacles Guy Latraverse et Jean-Rémy Provost, directeur général de Revivre, association venant en aide entre autres aux personnes bipolaires. Finalement, dans la dernière partie, « Elle », Varda Etienne se fait l'écho de son psychiatre pour expliquer ce que l'on sait actuellement de la maladie. ***Maudite folle !***, un livre informatif et touchant.

Pierrette Boivin

Varda Etienne
MAUDITE FOLLE !
Les Intouchables, Montréal, 2009, 166 p. ; 19,95 $

écologie, Nuremberg, voyage



Ce survol, légitime et coloré, est encadré par deux chapitres d'une autre tessiture. En guise d'introduction, Ignatieff tente de définir ce que sont, à ses yeux, le patriotisme, l'ordre, le pays vivant, le sens de l'humour nécessaire au bon citoyen. L'abstraction sévit. Dans sa conclusion, Ignatieff invite à « penser à nos ancêtres qui se sont battus pour que le Canada ait sa place dans les réunions impériales où l'on décidait de l'ordre mondial ». Et d'ajouter que « nous pouvons sûrement en faire autant ». C'est beau, grand, indiscutable. Et vague. En refermant le livre, le lecteur en sait plus long sur les Grant, mais il continue à tout ignorer de Michael Ignatieff.

Laurent Laplante

Gaston Cadrin, Bernard Dagenais, Michel Lessard et Pierre-Paul Sénéchal
RABASKA
AUTOPSIE D'UN PROJET INSENSÉ
Fides, Montréal, 2009, 271 p. ; 24,95 $

Début mars 2004 : les médias de la région de Québec commencent à parler de l'implantation d'un terminal méthanier à Beaumont, dans la région de la Chaudière-Appalaches. Dès le 4 mars, le Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu (GIRAM) organise une conférence de presse visant à informer le public sur les implications négatives qu'une telle entreprise pourrait avoir à plusieurs niveaux. À compter de ce moment, le GIRAM, appuyé par d'autres regroupements de citoyens, s'est opposé sans relâche à ce projet. Dans ***Rabaska, Autopsie d'un projet insensé***, Gaston Cadrin, le président du GIRAM, et trois autres coauteurs se sont associés pour raconter le combat inégal et pour faire valoir leurs arguments. Les forces en présence sont, en effet, disproportionnées, car les citoyens ont en face d'eux un consortium regroupant quatre géants industriels : Gaz de France, Gaz Métro, Enbridge et Gazprom. Le promoteur créé pour l'occasion, baptisé Rabaska, du nom du long canot utilisé jadis par les Amérindiens et les voyageurs, a d'abord essuyé un refus à Beaumont. Il s'est tout de suite tourné vers un nouvel emplacement, à Lévis, à quelques centaines de mètres à peine du site original.

Cette fois-ci, fort de l'appui des politiciens, le projet n'a pu être immédiatement contré par les citoyens s'y opposant. S'est alors engagée une longue et dure bataille au cours de laquelle les opposants ont eu à faire face, non seulement à leurs représentants politiques, mais aussi à la plupart des journalistes et éditorialistes de la région de Québec. Un soutien inattendu leur est pourtant venu de la Commission de protection du territoire agricole du Québec (CPTAQ) qui, en 2007, s'est prononcée contre l'implantation du terminal. Mais « le gouvernement Charest n'hésitera pas à se prévaloir d'une disposition extraordinaire de la loi pour dessaisir cette commission du dossier Rabaska ».

Pourtant, bien des résidants des environs et même de l'île d'Orléans sont inquiets de devoir vivre à proximité de réservoirs de gaz naturel et d'immenses méthaniers. Pour l'instant, le contexte économique a provoqué le report du projet. Mais les citoyens qui s'y objectent espèrent toujours voir disparaître pour de bon cette épée de Damoclès.

Gaétan Bélanger

Christopher J. Dodd et Larry Bloom
LETTRES DE NUREMBERG
LE PROCUREUR AMÉRICAIN RACONTE
Presses de la Cité, Paris, 2009, 417 p. ; 34,95 $

Thomas J. Dodd a fait partie de l'équipe étatsunienne lors du procès de Nuremberg, où vingt responsables du gouvernement de l'Allemagne nazie, dont Göring, Keitel et Speer, ont été jugés par les pays alliés. Initialement, la tâche de cet avocat était simple et ne devait durer que quelques mois. Mais au fur et à mesure que les procédures avancent, le travail de Dodd est particulièrement apprécié, de telle sorte qu'il est nommé procureur en second, soit la seconde plus importante position du tribunal. Tout au long de son aventure qui durera quinze mois, il entretiendra une volumineuse correspondance avec sa femme, restée aux États-Unis. C'est cette correspondance qui est présentée ici, vingt ans après sa mort.

L'avocat y décrit la propension maladive qu'ont les militaires étatsuniens à la paperasserie, au point où il s'étonne que pareille organisation ait pu remporter une guerre. Il constate la manie qu'ont les Russes de souhaiter étirer les procédures et les soupçonne de vouloir profiter du luxe inhérent à l'événement pendant lequel les personnes impliquées sont logées et ont accès à du savon et à de l'eau chaude. Il y exprime son inconfort à entendre les avocats russes accuser les nazis de crimes aussi crapuleux que les leurs. De leur côté, les Anglais paraissent totalement désintéressés tandis que les membres de l'équipe de France sont plus occupés à se chamailler entre eux qu'à participer au procès.

À travers ces lettres, on découvre un procès qui, au dire de Walter Cronkite, journaliste de la United Press qui couvrit l'événement, aurait facilement pu sombrer dans un chaos inextricable si ce n'avait été du professionnalisme de Thomas J. Dodd. On apprend aussi à connaître un individu qui a su garder une saine distance émotionnelle avec le procès où il était impliqué. C'est probable-

ment cette distance qui sera perçue comme un professionnalisme et qui lui vaudra sa promotion. Toutefois, dans ses relations avec les personnages qu'il côtoie, il en sera tout autrement. Puisqu'il passera beaucoup de temps entouré des mêmes individus, il en viendra à établir des relations de confiance et d'amitié, parfois même avec les dirigeants nazis pour lesquels il lui arrivera d'avoir des pensées amicales. Si nombre de livres ont été écrits sur cet événement historique, peu ont le mérite de présenter ce qui s'est passé en coulisse comme le font ces ***Lettres de Nuremberg***.

Manouane Beauchamp

Jean Cocteau
TOUR DU MONDE EN 80 JOURS
Gallimard, Paris, 2009, 237 p. ; 14,25 $

Imitant Jules Verne (1828-1905) pour le titre et le parcours, Jean Cocteau (1889-1963) relate ici son propre ***Tour du monde en 80 jours***, effectué en 1936 grâce à la commandite du journal ***Paris-Soir***. Sur les pas de Philéas Fogg, le personnage inventé par Jules Verne, Cocteau partit de Paris pour visiter successivement Londres, Rome, Le Caire, Port-Saïd, Suez, Aden, Bombay, Calcutta, Hong Kong, Tokyo, Honolulu, San Francisco, New York, puis retourna dans la capitale britannique. À la fois touriste et explorateur, l'écrivain visita Rhodes et les pyramides, mais aussi le parc d'attractions de Coney Island.

Cet ouvrage sous forme de journal parut initialement sous le titre ***Mon premier voyage***, bien que ce ne fut pas vraiment le premier périple de l'écrivain à l'étranger. Le récit de voyage était alors un genre beaucoup plus répandu que de nos jours : c'est d'ailleurs durant cette même année qu'André Gide publiait son ***Retour de l'URSS***, livre qui dénonçait le stalinisme et qui allait vite devenir un classique.

Parcourant le continent asiatique comme le faisait Tintin à la même époque, Jean Cocteau adopte une méthode de voyage particulièrement audacieuse et intense, optant délibérément pour les zones louches, « les quartiers interdits et les coupe-gorge » de Birmanie et de Chine. Mais le voyageur fait également des rencontres inespérées : sur un cargo, il fait par hasard la connaissance de Charles Chaplin et de l'actrice Paulette Goddard, « le miracle charmant de ce voyage », écrira Cocteau. Réunion magique de célébrités qui s'admirent mutuellement sans pouvoir bien comprendre la langue de l'autre ; sans jamais l'avoir rencontré, le réalisateur des *Temps modernes* lui déclarera fraternellement : « Nous nous connaissons depuis toujours ». Après une visite à Hollywood, Cocteau traversera les États-Unis en avion, puis fera escale à New York qui le fascinera, avant de rentrer en Europe.

Ce livre méconnu se distingue d'un simple récit de voyage par ses qualités littéraires ; sur le plan stylistique, Cocteau est au meilleur de sa plume. On apprécie ses descriptions imagées et son vocabulaire recherché : « La magnificence sordide et la pompe théâtrale de Hong Kong l'emportent sur le spectacle des villes chinoises de la péninsule ». En lisant ces pages évocatrices, on repense parfois aux atmosphères brûlantes des films de Josef von Sternberg (*Shanghai Gesture*) ou d'Orson Welles (*La Dame de Shanghai*).

Yves Laberge

Essayiste et romancier

Le titre est au diapason du texte : il promet un décapant que l'ouvrage répandra avec efficacité, culture et bonne humeur. Caustique, l'auteur sait l'être à ses dépens autant qu'à ceux des clichés, des scléroses, des frilosités. Il s'applique même une médecine plus sévère qu'à ses contemporains. Il estime, par exemple, avoir déjà dit tout ce qui, à ses yeux, « valait la peine d'être dit », alors que le lecteur a sous les yeux la preuve qu'Henrie doit écrire encore et encore. En déclarant qu'il n'écoute plus d'histoires et n'en lit plus, Maurice Henrie, une fois encore, sous-estime indûment sa propre production. On lui doit, en effet, plusieurs superbes romans : ***Le balcon dans le ciel*** (Prise de parole, 1995, prix Trillium), ***La chambre à mourir*** (L'instant même, 1988), ***Une ville lointaine*** (L'instant même, 2001)...

La sévérité de l'auteur se justifie mieux à propos d'autrui. Quand un bilingue rencontré par hasard troque l'anglais pour sa pitoyable langue maternelle, Henrie ne lui trouve plus le moindre charme : « La bulle éclate. Mon amitié offerte se résorbe d'un coup. Malgré moi ». La gent politique encourt le même anathème : « Pour bien réussir, les politiciens doivent faire la preuve qu'ils sont capables d'atteindre et de maintenir un niveau minimum de médiocrité. Il faut aussi qu'ils jouissent d'une lenteur d'esprit véritable, que viennent seconder une dignité onctueuse et une confiance abusive en leurs moyens ». Des noms viennent aussitôt à l'esprit... L'économie nord-américaine ? « Elle récompense richement les enragés du muscle et de l'endurance, les tapeurs de balles et les lanceurs d'objets de toutes formes. Mais elle n'a jamais pu ou voulu incorporer dans son jeu, c'est-à-dire reconnaître publiquement et remercier adéquatement, ceux qui font progresser, par exemple, la physique nucléaire ou la médecine. »

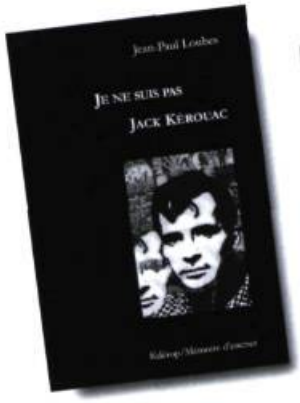
Comme dans plusieurs de ses ouvrages précédents, Maurice Henrie accorde toute sa place au thème de la mort. « On se détourne instinctivement de la mort, écrit-il. On accuse même de morbidité celui qui ose en parler ouvertement. Surtout s'il en parle souvent, ce qui est trop souvent. » Ce souci est chez lui signe de bon sens, preuve de lucidité, gage de liberté. Tant pis pour les craintifs !

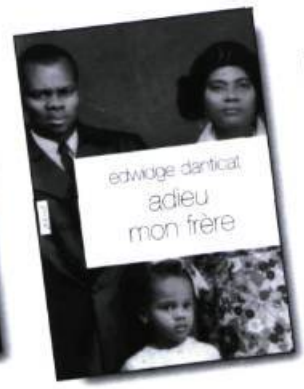
Voilà un grand essayiste qu'on souhaite tolérant à l'égard du grand romancier qui lui est lié.

Laurent Laplante

Maurice Henrie
ESPRIT DE SEL
Prise de parole, Sudbury, 2008, 228 p. ; 21,95 $

Kérouac, autobiographie, philosophie, rencontre





Jean-Paul Loubes
JE NE SUIS PAS JACK KÉROUAC
JOURNAL AMÉRIQUAIN
Fédérop/Mémoire d'encrier, Gardonne, Montréal, 2009, 197 p. ; 24,95 $

L'auteur de cet étonnant journal, qui n'est « pas Jack Kérouac », dit cependant d'emblée : « Jack est mon semblable. Il a vécu avec le sentiment que les salopards, à Washington, à Moscou, Paris, Londres ou Shanghai, dans toutes les Bourses du monde, étaient en train de nous sucer la cervelle, de manigancer des technologies diaboliques pour remplacer nos neurones par quelques puces électroniques ». Le règne de l'aliénation est, ainsi, vilipendé grâce à une « amitié posthume » entre Jean-Paul Loubes et un grand écrivain américain décédé en 1969. L'auteur de cet ouvrage a en effet parcouru, en tant qu'Européen, le pays et la culture – l'« américanité » – spécifiques de Kérouac. C'est dire qu'il a plus que vu la pierre tombale de Jack au cimetière Edson de Lowell (Massachusetts).

C'est grâce à une invitation de Jean Morisset à se rendre dans le Maine – en passant par le Québec – afin de célébrer Kérouac par la poésie que le présent ouvrage est né. Le but de cette grande *voyagerie* sera de découvrir, de redécouvrir plutôt, le territoire « réel » de l'Amérique : celui médiatisé par la culture littéraire, une littérature qui nous fait accéder à l'« humain », à un « cosmos » porteur de significations. Et, bien entendu, l'œuvre de Jack Kérouac se situe au centre de cet univers. Elle sera revisitée dans le lieu de sa création, des circonstances d'une inventivité qui nous habite, nous concerne toujours… On revoit ainsi Kérouac en explorant notre identité aux multiples sources, celles, entre autres, qui définissent la « francophonie américaine » ; les artistes « franco-américains » seront donc mis à rude contribution !

Toute une équipée – Jean Morisset, Christian Morissonneau, Dean Louder, Eric Waddell et l'auteur de ce livre – refait créativement un parcours culturel bien ancré dans la tradition américaine qui va de Walt Whitman, Henry David Thoreau en passant par Jack Kérouac, Allen Ginsberg, William Burroughs, Gary Snyder et Lawrence Ferlinghetti. Un journal, riche à tous les niveaux – et doublé d'un fascinant récit –, nous est proposé comme « géopoétique » d'une époque, nous invitant à lire ou à relire Kérouac. Tout cela sans oublier les descriptions décapantes de l'Amérique (la société étatsunienne) de notre ère, en plus des intéressantes considérations sur l'histoire du Québec et son identité reliées au parcours plus ou moins erratique de Jack Kérouac, à sa vie brisée.

Gilles Côté

Edwidge Danticat
ADIEU MON FRÈRE
Trad. de l'anglais par Jacques Chabert
Grasset, Paris, 2009, 344 p. ; 34,95 $

Edwidge Danticat est originaire d'Haïti et est aujourd'hui installée aux États-Unis, où elle connaît cette réussite que certains qualifient de « rêve américain ». Mais pour en arriver là, il a fallu que ses parents partent de leur campagne pour la ville de province, puis pour la capitale et enfin pour les grandes villes américaines. Ces déplacements, au départ, visent un mieux-être mais deviendront par la suite le moyen d'échapper à une intolérable violence née de la dictature, devenue aveugle, nourrie par toutes sortes de rivalités et par la colère d'un peuple sans cesse trompé.

Partie très jeune de son pays d'origine, l'auteure a fait de la saga de sa famille l'ancrage de la recherche légitime de son identité. Elle évoque des récits, ses souvenirs personnels, des faits d'actualité, pour raconter une histoire, celle qui a pour personnages principaux deux frères, son oncle et son père. C'est en vérité l'histoire de milliers d'immigrants haïtiens et qui à peu de choses près rappelle celle d'hommes et de femmes partis vers un ailleurs qu'ils espèrent meilleur.

Edwidge Danticat écrit en anglais. C'est devenu sa langue. La traduction qui nous est proposée n'enlève cependant rien au tragique de cette grande aventure. Par moments consciente de décrire un milieu peu familier à ses lecteurs potentiels, l'auteure en fait des descriptions détaillées. Cependant, quoique propres à ce genre littéraire pour inciter la terreur ou la pitié, certains faits semblent superflus.

Gérald Alexis

Didier Raymond et Frédéric Pajak
SCHOPENHAUER
DANS TOUS SES ÉTATS
Gallimard, Paris, 2009, 153 p. ; 33,95 $

Depuis sa mort en 1860 et la lente reconnaissance qui l'a suivie, on a toujours présenté Arthur Schopenhauer comme le grand pessimiste de la philosophie. Du coup, avant même d'avoir goûté une seule ligne de son œuvre, on la considère déjà avec un brin de méfiance. À tort, croit Didier Raymond, pour qui la philosophie de Schopenhauer serait plutôt l'expression d'une rare lucidité. Raymond, spécialiste du philosophe allemand – il a lu ***Le monde comme volonté et comme représentation*** à l'âge de quinze ans –, nous invite à prendre conscience de l'aspect novateur de cette théorie qui rejette tout idéalisme pour nous ramener à l'essentiel : cette vie ici, cette pulsion de vivre, la souffrance, la mort, l'absence de finalité, l'absurdité, la brièveté angoissante de cette vie. Avec la collaboration du dessinateur et écrivain Frédéric Pajak, Didier Raymond nous offre un très beau livre de courts extraits illustrés, tirés des grandes

œuvres du contemporain d'Hegel, ainsi que de textes plus obscurs, comme un journal rédigé entre quinze et dix-sept ans, lors d'un long voyage en Europe, où se lit déjà la propension du philosophe à la critique acerbe. Le livre, qui s'ouvre d'ailleurs sur ce journal, au fil de chapitres intitulés « Aimer, haïr », « Le ménage à trois », « Savoir, ignorer », etc., trace d'abord le portrait de l'homme. Un homme « haïssable » : misogyne, misanthrope, acariâtre, en adulation devant son propre génie, mais aussi sensible à la souffrance de ses semblables, qu'il soit noirs, qu'ils soient forçats. Les derniers chapitres, surtout « Naître, mourir », ouvrent quant à eux sur la métaphysique de Schopenhauer, pour moi l'aspect le plus intéressant de son œuvre, qui fait oublier les opinions parfois discutables du personnage. Près de la moitié des pages sont des reproductions de dessins figuratifs en noir et blanc de Pajak, accompagnées de courts aphorismes qu'ils illustrent au second degré, souvent avec humour.

L'ouvrage s'adresse peut-être plus au néophyte qu'au spécialiste du philosophe, qui aurait apprécié par exemple des références précises aux citations et moins d'extraits consacrés à l'amour des chiens ou à la haine des femmes, des aspects moins essentiels de son œuvre, mais le livre se lit néanmoins avec un réel plaisir, à la fois esthétique et intellectuel.

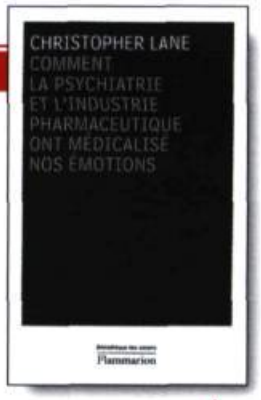
Judy Quinn

Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert
LA MER RÉCOMPENSE LE FLEUVE
PARCOURS DE BENOÎT LACROIX
Fides, Montréal, 2009, 311 p. ; 27,95 $

Nonagénaire, Benoît Lacroix demeure fidèle à lui-même, à sa foi, à ses racines, à ses innombrables contributions sociales et culturelles. Encore et toujours, il se place sur le versant ensoleillé de l'existence, sur la capacité du fleuve à mériter la mer. « *Quels seraient vos six mots à vous ?* – Amour, étude, don de soi, acceptation, compassion, prière. »

Benoît Lacroix ne se prête guère à l'analyse sociopolitique. C'est un peu dommage, car ses quelques « échappées » plus ou moins candides laissent le lecteur sur sa faim. Il n'arbitre pas entre René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau. Invité à comparer Lionel Groulx et Georges-Henri Lévesque, il prend la tangente : « [...] deux baobabs ! Ils s'estimaient autant qu'ils se craignaient. Jalousie ? Qui sait ! » Il peine toutefois à dissimuler sa préférence : « À mon avis, L. Groulx comme penseur, écrivain et orateur est supérieur à G.-H. Lévesque qui, lui, l'emporterait comme homme d'action et éveilleur politique. Déjà, G.-H. Lévesque a sa 'statue' près de l'université. Lionel Groulx attend encore. C'est une grave injustice sociale ! Un oubli que G.-H. Lévesque serait le premier à regretter ? J'aime à le croire ». Quelques pages avant, Lacroix avait fait un sort à l'antisémitisme présumé de Groulx : « Une jeune étudiante à l'université, dont la thèse est dirigée par un professeur ouvertement antinationaliste, a produit un texte encombré de faussetés... » Cette franchise, Lacroix la pratique à propos de l'université : « L'avenir des universités me

L'industrie pharmacologique



Le concept de santé mentale est une notion éminemment fluctuante. À preuve, l'American Psychiatric Association (APA) répertoriait 180 catégories de maladies mentales dans l'édition de 1968 de son *DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders)*, alors que cette bible de la psychiatrie en dénombrait 350, dans son édition de 1994. Qu'est-ce qui explique ce quasi-doublement des troubles mentaux en un peu plus d'un quart de siècle ?

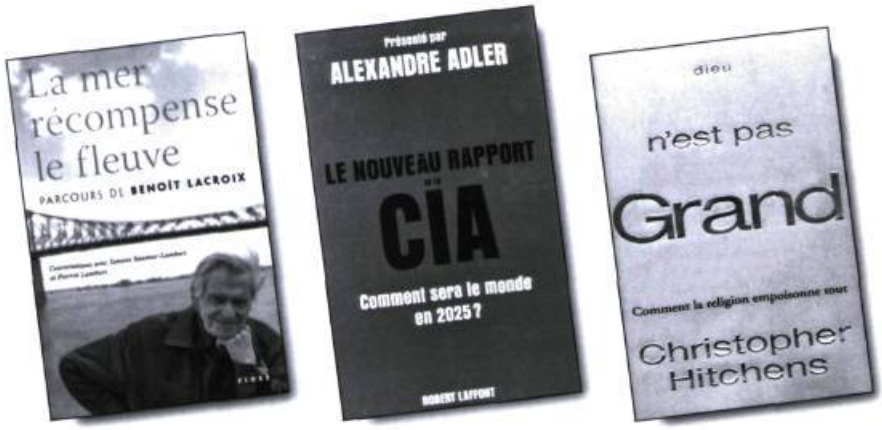
« La barre du trouble mental est placée si bas que toute émotion ou presque peut trouver sa place dans le DSM », répond Christopher Lane, dans son brillant essai paru en 2007 sous le titre ***Shyness : How a Normal Behavior Became a Sickness.*** Même si ce spécialiste de l'histoire des idées centre son propos sur la manière dont la timidité est devenue « le trouble de l'anxiété sociale » aux yeux de la psychiatrie américaine, c'est tout le discours psychiatrique sur la « normalité » qu'il interroge en dénonçant ses biais culturels et ses *a priori* sociologiques. Mais, cette dérive vers la dilatation des pathologies mentales, Lane en trouve d'abord l'origine dans l'abandon progressif par l'APA de l'approche freudienne dans le traitement des maladies mentales au profit d'une approche « athéorique », c'est-à-dire, strictement neurologique.

Nos angoisses n'étant désormais qu'un dérèglement dans la biochimie du cerveau, on comprend les entreprises pharmaceutiques de s'être faites les relayeuses zélées de ce nouvel évangile : « Vous n'êtes pas timide. Vous êtes malade ». Depuis 1997, les entreprises pharmaceutiques américaines dépensent annuellement près de 3 milliards de dollars pour développer le marché des pilules de confort qui promettent un bonheur retrouvé à des gens qui ne se savaient pas malades. Lane s'en prend surtout au fait que l'industrie pharmaceutique semble tenir pour négligeables les sérieux effets secondaires (idées suicidaires, dépendance grave) associés à la prise de ces médicaments chez 20 % des consommateurs.

Essai exigeant mais toujours passionnant, ***Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*** se lit à la fois comme un rapport d'enquête fouillée et une charge contre les gardiens de la norme en santé mentale. Sa lecture constitue, en outre, un utile antidote au diktat qui veut que le bonheur permanent et sans ombrage soit la condition normale de l'existence.

Yvon Poulin

Christopher Lane
COMMENT LA PSYCHIATRIE ET L'INDUSTRIE PHARMACEUTIQUE ONT MÉDICALISÉ NOS ÉMOTIONS
Trad. de l'américain par François Boisivon
Flammarion, Paris, 2009, 380 p. ; 54,95 $



préoccupe. Le rapport entre la recherche et les universités. Et l'indépendance d'esprit des universités, dès leur fondation, qui se trouve menacée, parce que les nouvelles universités devront être financées par des compagnies, par des millionnaires. Et la liberté académique ? »

Le Québec doit tellement à Benoît Lacroix qu'on ne lui reprochera que très modérément ses restrictions mentales. Les intervieweurs auront eu la délicatesse de ne pas insister quand il aurait été disgracieux de le faire.

Laurent Laplante

Alexandre Adler
LE NOUVEAU RAPPORT DE LA CIA
COMMENT SERA LE MONDE EN 2025
Robert Laffont, Paris, 2009, 299 p. ; 29,95 $

Comment sera le monde en 2025 ? Nombreux sont ceux qui aimeraient le savoir. En particulier les chefs de gouvernement, dont le plus puissant : celui qui siège à la Maison-Blanche. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les spécialistes du renseignement américains rédigent des études de prospective. Depuis quelques années, le résultat de leur réflexion est accessible au public. ***Le nouveau rapport de la CIA*** est le quatrième compte rendu quinquennal de la CIA à être publié par le Conseil national du renseignement américain. Bien sûr, même les experts ne peuvent connaître l'avenir avec certitude. Mais il est possible d'envisager des voies probables, en tenant compte des tendances déjà amorcées et des fractures quasi inévitables. Ainsi, il est relativement aisé de prédire que de sérieux problèmes dus au réchauffement de la planète et à la détérioration de l'environnement risquent fort de se présenter. Des problèmes qui auront des incidences sur la disponibilité d'eau, de nourriture et de sources d'énergie. Et dont les effets seront amplifiés par la croissance démographique mondiale et le vieillissement de la population dans plusieurs pays. De même, on peut présumer que va se poursuivre « le transfert mondial de la richesse et de la puissance économique auquel nous assistons – *grosso modo* orienté de l'Occident vers l'Orient ». Cela aura pour effet que, « [d]'ici à 2025-2030, la partie du monde considérée comme pauvre aura été réduite d'environ 23 %, mais les pauvres – soit toujours 63 % de la population du globe – seront relativement plus pauvres ».

D'autres conjectures proposées sont nettement plus aléatoires. Ainsi en est-il de quatre « scénarios planétaires » fictifs évoquant notamment l'essor d'une « Organisation de coopération de Shanghai », devenue l'égale de l'OTAN, et la dévastation de New York par un ouragan dû au réchauffement de la planète.

Afin de mieux étoffer ***Le nouveau rapport de la CIA***, les analystes américains ont consulté des experts de plusieurs pays et champs d'activité. Et le résultat est sans conteste captivant. Il ne faut pas oublier de souligner l'excellent prologue rédigé par le journaliste, historien et spécialiste de la géopolitique français Alexandre Adler.

Gaétan Bélanger

Christopher Hitchens
DIEU N'EST PAS GRAND
COMMENT LA RELIGION EMPOISONNE TOUT
Belfond, Paris, 2009, 321 p. ; 34,95 $

De tous les livres qui vilipendent la religion, celui du journaliste Christopher Hitchens est probablement l'un des plus complets et des mieux documentés. Ici, point de salut : toutes les religions – surtout chrétienne et musulmane, non sans surprise – sont passées au crible afin de démontrer l'impact négatif qu'elles peuvent avoir sur la vie au quotidien. Au point où l'auteur n'hésite pas à les comparer à un poison qui empêche toute forme de liberté individuelle. Au fil des pages, Hitchens démontre comment la religion peut s'immiscer dans l'univers personnel d'un individu pour y imposer son diktat et prescrire des règles strictes quant à la nutrition, à la sexualité ou à la façon d'élever les enfants, pour ne nommer que ces facettes. Il déboulonne certains mythes et interprétations erronées des livres religieux et met en lumière les tenants et aboutissants des fanatismes religieux. Très bien documenté, ce livre impressionne par la teneur de son argumentaire.

Toutefois, contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, ce n'est pas tant Dieu qui est au banc des accusés, mais bien l'application irréfléchie de certains préceptes religieux. Dans ce livre, Dieu, la religion et le spirituel ne font qu'un, alors qu'il s'agit de trois éléments diamétralement différents. L'idée de Dieu ne doit pas être balayée du revers de la main à cause de certains prêtres, imams ou rabbins qui obligent des individus à suivre un style de vie restrictif. Tout comme l'importance de la transcendance dans l'équilibre de la psyché humaine ne doit pas être oblitérée à cause du comportement de certains groupes religieux immodérés. Malheureusement, Christopher Hitchens ne fait pas de distinction entre les trois éléments. Et sa conclusion, où il en appelle à un renouveau des Lumières, est évasive et peu convaincante.

Si ce livre n'est pas d'un grand apport quant à la réflexion sur la croyance, il n'en reste pas moins un ouvrage fort bien documenté du point de vue de l'actualité qui permet d'en apprendre beaucoup sur les dérives du religieux.

Manouane Beauchamp